



**Elle est retrouvée !
Qui ? L'Europe**

*Ô Rhin artère bleue d'un corps de femme : Europe.
Apollinaire, Souvenirs.*

Griffonnées à la hâte, sans trop réfléchir, en marge, et dans le plus grand désordre, ces quelques observations, réflexions, citations, parenthèses restées ouvertes... Déjà elles appellent une suite...

Le jour se lève

Après l'*annus horribilis* de 2016, Trump, Brexit, etc., on croyait qu'il n'y aurait plus de saison...

Des Français mécontents, en colère, quadra, octogénaires, garçons et filles de 28 ans : ils attendent quelque chose qui toujours ne vient pas.

Et c'est le grand ciel bleu. Le printemps français. Le joli mois de mai.

Le vent se lève. Mais oui, puisque nous sommes faits pour bien respirer. De l'air !

« Sans trop savoir où ça allait, le mouvement, tout ça »,
Laetitia Avia,
candidate LREM aux législatives...

« On va vers le mieux même si ça va être long... »

Le nouveau-né de l'histoire

Enfant prodige, jeune lion, surdoué, auréolé. Authentiquement maîtrisé et civilisé.

Photogénique. Clichés léchés de la photographe Soazig de La Moissonnière : Emmanuel Macron, de dos, fixant la pyramide du Louvre illuminée. Images pour une légende...

Et le même sans cesse vu sous tous les angles. Simplement là pour être vu. Puissance d'élucidation du jeune aiglon. Son agilité conceptuelle. Sa rapidité de réaction. Il va vite, pense vite, anticipe, saisit les opportunités et décide...

Son saut dans le marigot politique, pour y planter sa tente, prend ceux qui sont là, le microcosme des éléphants en pilotage automatique, par surprise. Les blocs des partis se fissurent.

« J'ai vu les blocages à l'œuvre, ça m'a indigné. Quelque chose s'est construit en moi. »

Et si Emmanuel Macron n'avait pas eu d'autre solution que de devenir président de la République ?

Saint Ex

Portrait de l'enfant mélodieux, le jeune Macron en Petit Prince : une aubaine pour les éditeurs. Éditions, rééditions, nouvelles traductions : en basque, breton, alsacien. Mais aussi en grec, latin, persan, sanscrit, pachtoun. Le marché se développe, ça n'en finit pas : Griesmann, petit prince de la planète foot ; Edgar Moreau, petit prince du violoncelle ; Thomas Pesquet, petit prince du cosmos. La tête dans les étoiles, les yeux et le cœur grands ouverts, le spationaute, qui vient de réaliser le rêve de Saint Ex, ne manque jamais de rappeler que les œuvres de l'écrivain aviateur figuraient dans ses bagages en bonne place.

L'exception

Ses parents ? Des notables de province, mais qui regardent vers Paris. Je les imagine lointains, distants, froids, absents, n'ayant rien à transmettre. L'enfant semble abandonné à lui-même : « Ils m'ont laissé construire ma liberté. » L'explication est laconique : pour sûr, ce n'est pas l'amour parental qui viendra étouffer et satelliser le petit Emmanuel. Désencombré, l'enfant, qui échappe à Œdipe, comprend très tôt qu'il a intérêt à chercher ailleurs.

Je remarque, en passant, que les Macron, même s'ils se reconnaissent dans le catholicisme culturel de convention tel qu'il survit dans une France devenue terre de mission, ne font pas baptiser leur fils. Négligence ? Agnosticisme ? Provocation ? Emmanuel se fera baptiser à l'âge de 12 ans.

Le jeune Macron sent que ses parents, qui, certes, l'ont fait naître, ont donné le jour à quelqu'un qui n'était pas lui. Il se dit : « je vaudrais mieux que ça ! » Macron et moi n'avons pas la même bibliothèque. Mais comment ne pas convoquer ici Lautréamont ? « On me dit que je suis le fils de l'homme et de la femme ; ça m'étonne, je croyais être davantage ! » Justement « est génial celui qui a le libre usage de sa naissance ».

Destin

La figure de son destin c'est elle, Manette, la bien-aimée grand-mère, sa véritable « *Urheberin* » (« auteur »). Elle accueille le petit réfugié, écoute, devine. Elle est institutrice, (retraîtée), de celles, très rares, qui ne sont jamais meilleures que quand elles enseignent en-dehors de l'institution scolaire. C'est une vieille femme libre, ouverte, aussi ancienne directrice de collège, complètement déraisonnable, mais avisée, gardienne de certaines valeurs culturelles. Une personnalité émancipatrice, qui n'avait plus rien à perdre.

Qu'a demandé l'enfant ? Qu'a-t-il obtenu ? J'imagine le petit écolier sur ses genoux, en train de découvrir la littérature, les grands classiques autrefois incontournables. Je devine l'enfant qui questionne, provoque, en

quête d'idéaux. Manette veille sur lui et lui évite d'errer, de trop se chercher.

Dieu a voulu qu'il naisse. Il lui a envoyé deux femmes, grâce à qui il va apprendre ce qu'entre tous les autres, il est venu faire en ce monde. Le voici engagé sur le chemin de l'autonomie, avec une haute idée de ses capacités. Certain de sa réussite à venir. Il ne doute de rien et n'a pas peur de vivre.

Macron a aimé d'amour sa première initiatrice, et adoré la liberté d'esprit de la vieille femme. Le sentiment qu'il éprouve pour elle prélude et démultiplie ce qui l'attend : un amour fou, vécu à ciel ouvert, dans une ambiance de réprobation et d'hostilité que seule ne partage pas sa grand-mère qui, plus que jamais, le soutient et le protège. Le scandale, c'est que le jeune homme a 16 ans et qu'il aime sa prof de français et de théâtre, une femme mariée, mère de trois enfants.

« Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre. ».
Arthur Rimbaud, novembre 1870

Le mariage du jeune étudiant, à contre-courant de la chaîne ovulaire et génétique, va le soustraire aux cycles générationnels. Adieu cyclaison, répétition, biologie, fécondité. Emmanuel Macron va désormais se tenir au-dessus de l'espèce humaine, s'épargnant d'avoir à s'abîmer dans un corps de femme pour se reproduire.

Il va cependant se retrouver propulsé à la tête d'une de ces familles recomposées, flexibles, qui déborde les frontières, mélange les continents, démultiplie les formes de vie, donnant à chaque membre le droit à un territoire personnel, en phase avec la nouvelle « société des individus ».

Emmanuel Macron a profité de sa soirée au Louvre pour présenter aux Français sa famille recomposée. Sur le podium de la cour carrée, il a associé à son triomphe, aux côtés de Brigitte son épouse, son impressionnant et kaléidoscopique réseau familial. Ils ont chanté, toutes générations confondues d'une seule voix, à cœur ouvert, l'hymne national, réveillant le nationalisme spontané et naturel des Français.

Pendant un bref instant, tout en chantant avec eux la Marseillaise devant ma télé, j'ai eu une rapide pensée pour l'ancienne famille nucléaire. Elle avait explosé en silence, et tout ce monde était parti dans des directions différentes. J'aurais aimé à ce moment-là, tel un astrophysicien, remonter vers ce big bang originel, pour comprendre comment tout cela s'était passé. En même temps, impossible de ne pas continuer à me représenter ce jeune homme de 16 ans, le petit prodige, sur qui une femme de 39 ans, prof de lettre et de théâtre, mariée, mère de trois enfants, avait flashé.

Allons-y, Alonzo

Ne jamais remettre au lendemain ce qui peut se faire dans la journée. Ne pas céder à l'illusion que le changement pourra un jour se réaliser demain ! C'est la base, le sommet, le premier commandement de toute pédagogie. C'est la clé que lui donne Manette, l'initiatrice. Une clé pour s'en sortir seul. Et qu'il sera seul à posséder.

Non à l'incertitude, au doute, à l'avant-décision. « Rien ne sert de courir, il faut partir à point. »

Le grand obstacle à la vie, c'est l'attente. Attendre Godot, attendre que la jouissance arrive. Espérer demain et négliger aujourd'hui. Pourquoi s'épuiser à attendre ?

Non à la procrastination. Macron, c'est l'anti-Hamlet. Et c'est l'anti-Hollande, celui qui transformait les promesses en sables mouvants...

Maintenant, cette fois : il n'est jamais trop tôt ! Freud a parlé de clé : à de Breuer, son collègue, qui, placé devant les symptômes de grossesse nerveuse qu'il avait induits auprès d'une de ses patientes, est pris de panique, Freud déclare : « Il avait à ce moment en main la clé qui lui ouvrait les portes... mais il l'a laissé tomber. »

Macron, titulaire d'un mémoire sur Machiavel, a trouvé chez cet auteur cette injonction : « Tu monteras à cheval aussitôt, et tu te hâteras ! » Machiavel était révolté contre la procrastination des sages florentins,

prompts à « jouir des bénéfices du temps. » Les satisfaits, qui n'ont rien fait, n'ayant rien voulu faire, les élus engoncés dans l'opulence de leurs mandats (par exemple, pour les ministres, leurs conjoints et enfants : gratuité des frais de transport « à vie », de la SNCF et d'Air France).

L'esprit français

Macron a choisi la cour du Louvre, un des centres les plus en vue de la capitale, pour inaugurer sa victoire. Il fallait au président couronné ce lieu magique, le plus aurolé et le plus aimanté des lieux à halo. L'un des sites, aussi, des grands travaux de Mitterrand. Le Louvre est l'espace qui, dans Paris, dégage la plus grande puissance d'envoûtement.

Le nouveau président est arrivé depuis le fond de la cour, et passe devant la pyramide de l'architecte sino-américain Pei, porté par l'hymne à la joie. Par ce geste inaugural, il a montré sa détermination à incarner l'Esprit français (Macron est titulaire d'un mémoire, non seulement sur Machiavel, mais aussi sur Hegel), depuis la royauté jusqu'à la monarchie républicaine de la Cinquième République, en passant par l'Empire.

Étonnante soirée, ce 7 mai 2017, au pied de l'ancien Palais des rois, dont une aile avait abrité un temps le ministère des Finances, et qui héberge l'un des grands musées du monde. Avec ce rappel suggéré aux Français de quelques-unes des pages du grand récit, nous ne sommes plus dans le profane, mais devant quelque chose de plus grand que soi. Chateaubriand : « Des scènes extraordinaires de vertu peuvent seules arracher la foule enchantée aux jeux du cirque et du théâtre. » (*Martyrs*)

Confronté au sacré – un sacré qui n'est plus administré par la religion –, on trouve de tout : ceux qui disent : « laissez-moi tranquille » (les théologiens médiévaux parlaient de pusillanimité) ; ceux qui ne sont pas dupes, percés à jour par Lacan : « les non-dupes errent ! » ; et puis les dépités, les revanchards, ceux qui passent leur temps à torpiller, et ne pensent qu'à éteindre le feu. Mais ce soir du 7 mai, dans la cour du Louvre, ils ne sont pas là. Je ne vois, en regardant ma télé, qu'une immense grappe humaine en liesse, qui agite le drapeau bleu de l'Europe, avec sa couronne d'étoiles dorées. Je vois une foule réconciliée, en état

de communion, en train de se rendre capable de ce changement d'époque.

C'est avec son premier discours comme président que se fait la sortie des temps ordinaires. L'intensité des mots qu'il prononce lui donne ce soir son visage. Oui ! À nouveau l'Europe, cette chose inédite dans l'histoire de l'humanité : le projet européen ! À nouveau la raison, de retour en France, pour notre étonnement et notre jubilation. À nouveau l'*Hymne à la joie* ! À nouveau la musique.

Pei

L'installation par l'architecte sino-américain Pei de sa pyramide, moderne combinaison de verre et d'acier, n'a laissé aucun Parisien indifférent. En ces temps-là, les lecteurs du *Figaro* étaient contre, ils haïssaient la pyramide et le faisaient savoir. Pierre Boulez était pour.

Je ne peux suivre le pouvoir médiatique lorsqu'il soutient que l'entrée d'Emmanuel Macron dans la cour carrée du Louvre avait une dimension pharaonique. C'est un contresens. Macron n'est pas Mitterrand. Macron a fait sa sortie d'Égypte, il a rompu avec l'ancienne terre, ouvert la Mer Rouge, divisé les eaux, et il est passé à travers, à pied sec, le bras tendu en avant.

Pei, par son geste, invite les Français à ne pas se limiter au décor d'Ancien Régime. Sa pyramide s'insère dans le site classique en même temps qu'elle donne un coup de canif dans un espace trop plein, sans le détruire. Imaginez une pelle à gâteau en forme de triangle très pointu, que l'on va glisser sous une part de gâteau pour la soulever légèrement. La pyramide est un peu comme cette part soulevée, qui s'est séparée de ce qui l'environne tout en restant unie à son environnement. Pei, c'est quoi ? C'est la modernité mêlée à l'ancien, c'est la mer mêlée au soleil. Ainsi, dans une France où droite et gauche s'opposaient, Emmanuel Macron a été à même de penser les deux partis depuis l'unité qui les rassemble.

L'élu

« Une certaine distance autour de lui grandit l'homme debout. » Elias Canetti, 1966

J'ai souvent entendu Elisabeth Schwarzkopf dans Mozart, dans Richard Strauss. J'ai eu la chance de la rencontrer, c'était à propos d'*Ariane à Naxos*. Elle l'avait enregistré, mais jamais interprété au théâtre. Quand elle m'est apparue – je me souviens – j'étais sidéré. Elisabeth Schwarzkopf n'était pas de taille humaine. C'était une star souvent distribuée, exposée, avec son nom au haut de l'affiche. La fréquentation quasi quotidienne de la scène l'avait agrandie, montée sur d'invisibles cothurnes, et même les traits de son beau visage s'étaient durcis, modulés pour être vus de loin par son public. D'elle émanait une sorte de fluide médiumnique que j'ai retrouvé récemment lorsque j'ai vu passer Jean-Pierre Chevènement dans le couloir d'un wagon première classe du TGV Strasbourg-Paris. Lui aussi était sorti des repères familiers, propres à ceux qui mènent une existence ordinaire. Lui aussi était modifié, comme habité par une aura médiumnique qui avait gagné ses habits noirs, son écharpe blanche et son imposant chapeau de ministre, et l'avait serré et enveloppé de la tête aux pieds.

Je viens aussi de lire, dans une revue, le récit d'un écrivain qui devait rencontrer Philippe Sollers chez Gallimard. Quand celui-ci surgit en haut de l'escalier, c'est, dit-il, un basketteur, que la nature aurait gratifié de quelques vertèbres de plus, qu'il voit arriver vers lui.

Emmanuel Macron lui aussi a changé de dimension. Tout prend soudain autour de lui une densité nouvelle. Sa victoire l'a grandi, agrandi. Elle vient de la reconnaissance d'autrui, de l'accueil de ceux qui l'ont choisi, approuvé et qui, en sautant et dansant sur place rappellent que la victoire de leur héros est aussi la leur. Emmanuel Macron éprouve cet agrandissement dans sa tête, dans son être, conscient des attentes qu'il suscite en France, en Allemagne, en Europe, dans le monde. Je pense à William Blake : « Et mon épée ne dormira pas dans ma main. »

Ce 7 mai, quand il va pénétrer dans l'espace rituel surchauffé, il est simplement là, pour la démonstration, pour être vu, pour la beauté du

geste. Et William Blake, encore : « La fierté du paon est la gloire de Dieu. »

Les témoins qui le touchaient du regard ou ceux qui, comme moi, ont suivi devant leur écran, au comble de l'émotion, l'entrée en scène et la longue suite de pas de l'élu, ont vu avec quelle lenteur l'adorable jeune homme, tellement soigné, s'était avancé sur le tapis rouge. Il était tout entier dans ce qu'il voulait donner à voir, attentif à ne pas se laisser surprendre par le déplacement de son axe de gravité que son agrandissement venait de provoquer. Tel un funambule qui sait que, sorti de la piste rouge, c'était l'abîme, Macron marchait comme dans un rêve, vers son destin. Avec la certitude de ne pas tomber.

Très vite, Macron est devenu Jupiter. Il a même impressionné l'aréopage des économistes des rencontres d'Aix et les dirigeants qui partagent sa vision néo-libérale. Ils ont parlé d'ensevelissement macroniste, de l'aspect solaire et jupitérien du nouveau président. Même Cedric Villani, un habitué d'Aix, néo-député Marche de l'Essonne, Villani, l'homme des mathématiques fabuleuses, le chercheur en quête de nouveaux systèmes de pensée, s'était enflammé : « Il y a un rayon de soleil. Profitons-en pour enclencher le changement dans la durée. »

Sur la plus haute marche du pouvoir, Macron trône, incarne la Nation, porte le projet du quinquennat, réaffirme la voix de la France sur la scène internationale et se saisit de tout problème qui lui paraît le mériter. On s'attend à des éclairs, à la foudre. Dans son tableau *Jupiter et Sémélé*, Gustave Moreau en 1896 avait représenté Jupiter aux côtés d'une faible mortelle. Un Jupiter si grand qu'il dépassait la stature humaine !

Macronus medicus

17 mai : Festival de Cannes. Autre tapis rouge. En compétition, des films anxiogènes, dépressifs. Les souffrances modernes s'étalent sur une vaste période. On connaît l'ennemi, depuis le temps (!) : nihilisme, intégrisme, illettrisme, pulsion ségrégative, consanguinité. « On est chez nous », « On est entre nous. » Eux et nous. Nous contre eux. Comme si le temps n'était plus au ressentiment, à l'esprit de vengeance, à l'autodestruction.

De nouvelles pathologies se déclarent à l'échelle de la planète : *burn out*, psychées désynchronisées, épuisées par les exigences de mobilité.

Et toujours : guerre des classes dirigeantes contre la population mondiale, guerre du capitalisme global contre la vie. Horreur économique. Cauchemar néo-libéral. Transhumanisme.

Nombreux sont les déboussolés, ceux qui ont perdu le fil, qui ne savent plus où aller. Ils n'ont désormais plus qu'une obsession – la santé –, une aspiration – la délivrance. À la question : « veux-tu guérir ? » la réponse est « oui », ce qui est nouveau : les gens tiennent plus que tout à leurs entraves, leurs inhibitions, leurs penchants obscurs. Mais quelque chose a changé : le monde est devenu avide de guérison. Les Allemands disent : « *eine heilungssüchtige Welt* » (un monde en quête de guérison). Les humains attendent un sauveur, un exorciste, un thaumaturge. Quelqu'un comme cet Apollonius qui ressemblait au Christ. Et qui faisait des miracles.

Quand *Die Welt* salue la victoire du jeune président français par ce qui a retenti en Allemagne comme un cri : « *Der Heiland* », « le sauveur », le journal exprimait d'abord le soulagement des Européens de voir que la progression des identitaires, des populistes, était arrêtée, et que l'Europe avait cessé d'être ce bateau ivre sur le point de tomber entre les mains de psychopathes.

Mais « *Heiland* » n'a pas été entendu comme une métaphore. Le mot a parlé à tous ces gens qui voulaient être guéris, quitte à changer d'époque, et pour qui il y avait forcément dans toute guérison un aspect mystérieux qu'on pouvait appeler « miracle » parce qu'il n'y avait pas d'autre mot. Je me souviens de l'enseignement de Bernard Forthomme, philosophe et franciscain, invité en 1997 à l'École pratique des Hautes Études, dont j'avais suivi quelques cours : « Dans toute expérience de guérison, il y a la dimension du miracle même si cette guérison est élucidable de l'extérieur, rendue rationnellement intelligible. »

Jésus, tout l'indique, savait au plus haut point persuader. Mais les forces persuasives n'atteignent que rarement leur cible. Le christianisme, à ses

débuts, était d'abord la religion des gens simples, incultes, des esclaves. S'il s'est imposé et s'il a trouvé sa formidable vitalité, c'est d'abord par la grâce des miracles. C'est parce que Jésus guérissait, non parce qu'il consolait, que les humains ont été convaincus, ont adhéré, se sont convertis et mis en marche. C'est à genoux, épris de gratitude que les premiers chrétiens ont accueilli les miracles. Ils ont vécu cet état si particulier de grâce, d'apesanteur d'où naît l'irrésistible besoin de dire « merci ». *Danke*. Et quelque chose comme le commencement possible d'une pensée. *Denken-danken* : la langue allemande a clairement fait passer l'un dans l'autre les deux termes (voir Heidegger)

Révolution

La politique peut être une drogue, une drogue dure. Elle peut être – tentation irrésistible pour le seul métier qui se passe d'apprentissage – une combine : servir autrui, mais d'abord se servir en premier. Tous ces élus, manipulateurs, engoncés dans l'opulence de leurs mandats, les Français les ont « dégagés ». Ne pas ignorer cependant ces grandes passions politiques, aussi profondes que, par exemple, les passions amoureuses. Et la part de religion contenue dans tout ce qui ressemble à un engagement, une adhésion.

Et ceux qui ont répondu « oui » à l'appel de Macron, tous ces nouveaux visages heureux de s'investir, qui ont découvert la politique avec une sensibilité nouvelle et qui se sont mis en marche « pour faire le job » ? Ils ne sont ni des adeptes, des militants, des fous d'absolu, des illuminés.

Il m'a semblé que Macron était suivi et soutenu parce que les Français aiment qu'il soit intelligent, et qu'en retour il fasse confiance à leur intelligence collective. Ils apprécient l'importance qu'il donne aux festins, agapes, banquets, au partage de la table et à la commensalité qui rapproche les êtres. Ils goûtent son humour : demander à une de ses amies, une ancienne torera, de rejoindre la République en Marche en vue de combattre l'épouvantable Gilbert Collard ! Macron adore les flèches, piquer, faire mouche, manier la pointe. La nouvelle ministre des sports n'est pas là par hasard. C'est une escrimeuse, une fine lance, surnommée « La Guêpe ».

Macron, c'est inespéré, sort la France du désert culturel et intellectuel qui n'avait cessé de croître sous les mandats de Chirac, Sarkozy, Hollande, trois présidents qui se sont succédé pour « déciviliser » le pays. Macron, lui, aime les livres et les idées. « Il a 39 ans, mais son âme est aussi âgée que Héraclite et Platon ! » À une époque où plus personne ne croit au langage, il s'oppose aux éléments de langage, refuse le bla-bla et la langue de bois. On n'entendra pas dans sa bouche ces mots horribles et laids comme « acter » « impacter » « en capacité de », symptômes du décervelage et de l'abrutissement collectifs.

Le président compte aussi parmi ses proches quelques Européens cultivés, à la tête bien faite. La preuve ? Dans son premier cercle, ceux qu'il a placés sont presque tous germanophiles et germanophones. Merkel et Macron n'auront plus à s'excuser de tenir sur le continent une place centrale. Je suis devant la vitrine de la librairie « Compagnie », ultime rescapée du quartier latin : les germanophiles sont en bonne place. Benjamin Constant et Madame de Staël, qui rêvaient, en pleine révolution, de réconcilier l'autorité monarchique et l'élan populaire, sont de retour. Tout va bien.

Et c'est un francophile allemand, le philosophe Sloterdijk qui, le premier a compris et décrit la nouveauté française : l'apparition « miraculeuse », dans une France malade, d'un séduisant chevalier blanc qui, pour ressusciter son pays, avait l'audace de nouer – comme l'avaient fait autrefois Jeanne d'Arc et De Gaulle – deux termes réputés disjoints : spiritualité et politique. Sloterdijk s'est souvenu que Jeanne, pour justifier sa mission, proclamait qu'elle était venue « de la part du Seigneur des cieux. » Commentaire du philosophe allemand : « Quand on vient des cieux, il ne faut pas appartenir à un parti politique, mais à une autre légitimité : il s'agit de faire battre les cœurs ! »

Pour réunir la France qui croit au ciel et celle qui ne croit pas, Macron s'empare d'une séquence du récit national jusqu'ici confisquée par les Le Pen : il met son action sous l'autorité de Jeanne d'Arc. Ce qui anime sa trajectoire, ce qui lui met l'épée en main, ou, si l'on veut, l'archet : « Je commence. Je lance un coup d'archet, la symphonie fait son remuement dans les profondeurs et vient d'un bond sur scène... » (Rimbaud) C'est la

révélation qu'il a, dans son enfance, de sa liberté. De son destin : « Jeanne sent dès l'enfance l'influence d'une liberté pour tenter l'impossible. » « Comme une flèche, sa trajectoire est nette, Jeanne fend le système, elle brusque l'injustice qui devait l'enfermer. » À Orléans, venu célébrer les fêtes johanniques, il déclare : « En libérant les énergies de tous, elle libère Orléans. Voilà pourquoi la France a besoin de Jeanne d'Arc, car elle nous dit que le destin n'est pas écrit. » Déjà en août 2016, il se rend au Puy du Fou, lieu de mémoire d'une France qui rêve de l'Ancien Régime, pour dire, interrompant la cérémonie grandiose de la « restitution de la bague de Jeanne d'Arc » sa volonté de revenir à la réalité de certains faits passés, « la réalité m'oblige à vous dire... »

Je ne voudrais pas passer sous silence cette brève évocation de la manière dont Emmanuel Macron se réfère au récit national sans mettre en avant ce passage qui scintille dans son livre *Révolution*, et me remplit de bonheur : « La laïcité est une liberté avant d'être un interdit ! »

Le don des larmes

« Chantez, chantez, chantez, encore et toujours, vous autres Allemands. » Wagner, dans un article sur Bellini (décembre 1837) avant de diriger *Norma* à Riga...

Amateur d'opéra, je connais les moments de grâce et les états d'apesanteur quand, ô surprise, la musique et les voix, à nouveau sont là, qu'elles tombent du ciel, brisent la glace, suspendent le temps. Oubliés les malentendus, les contentieux qui divisent chanteurs, orchestre, metteur en scène, décorateurs, autant d'encombres qui empêchent si souvent et jusqu'au cauchemar, de répondre aux attentes et aux vœux du compositeur.

Comme à l'opéra, les premiers mots du nouveau président, paroles de vie, si justes, sur les Lumières, 1789, la grandeur du projet européen — en contrepoint, j'ai pensé en même temps à la *Bildung* humaniste et rationaliste – je les ai écoutés, ému, le cœur battant, devant ma télé, en communion avec la foule en liesse. Quoi ? Il y avait en France des gens qui avaient une âme, un corps, une intelligence qui les rassemblaient. Et

je n'étais plus le seul européen à Paris ? Je me suis senti rempli de bonté, -un état déjà repéré par Apollinaire. Et avec *l'Hymne à la joie*, les larmes me sont venues. Comme à l'opéra. Merci, merci, *danke*. J'aurais pu tomber à genoux, j'étais stupéfait, bouleversé et hilare. D'autant plus qu'une phrase de Lacan me traversait à cet instant l'esprit : « Plus on est de saints, plus on rit ! »

Macron était devenu un héros d'opéra – n'a-t-il pas travaillé sa voix sous le contrôle du grand baryton Jean Philippe Laffont ? Sa trajectoire – naissance, amour fou, prise de pouvoir, apothéose – un livret d'opéra ? Un grand opéra historique à la française ? Macron en Lohengrin français, avançant lentement sur l'eau d'un lac, porté, debout, par un cygne blanc ? N'a-t-on pas écrit du jeune président en état de grâce qu'il marchait sur l'eau ?

Giotto

Jeanne d'Arc avait ouvert la marche du candidat. Une fois élu, celui-ci fait coïncider son investiture – un dimanche – avec le dernier jour des fêtes consacrées à la pucelle d'Orléans.

L'investiture donne la légitimité et la grandeur. Elle départage, parmi les invités, ceux qui ont le droit de paraître grands, médiumniques, et ceux qui n'ont pas ce droit. La cérémonie est protocolaire, réglée dans les détails. Pourtant, ce dimanche-là, tout paraissait inédit, hors norme, inouï. C'est Fabius qui accomplissait le rituel. Comme pour répondre à ceux qui s'interrogeaient si Macron était un homme providentiel ou un produit de notre temps, il avait sorti une citation de Chateaubriand : « Pour être l'homme de son pays, il faut être l'homme de son temps. » Étant donné son cheminement, il est probable, en effet, que Macron ressemble davantage à son époque qu'à sa mère !

Je cherchais dans la cohue les visages des joueurs que Macron allait intégrer dans son équipe, ces soutiens de la première heure, heureux de s'investir dans le renouveau, impatients de prouver qu'ils étaient au niveau, Macron connaissait de chacun ses qualités, ses défauts, sa réactivité. Sitôt couronné – comme le prévoyait le programme – il allait

inspecter ses troupes. Les Marcheurs qui avaient été repérés et appelés à concrétiser la volonté présidentielle s'étaient d'instinct mis en rang. Et on a vu Macron les passer en revue, s'arrêter devant chaque sujet, prendre son temps. Chaque face-à-face était habité, devenait une rencontre unique, une confirmation par quelques mots, un regard, un geste, un toucher. Quand, à son tour, Gérard Collomb, ce serviteur fidèle d'entre les fidèles, a vu en face de lui le président, il n'a pu retenir ses larmes. Celui qui, hier encore, était maire de Lyon, connu comme franc-maçon proche des milieux catholiques, est une personnalité d'apparence fragile, « bâtie au bord de l'eau ». Son poste de ministre de l'intérieur est presque un contre-emploi, tellement l'homme paraît chétif, appliqué, craintif, peu assuré. Toujours le nez dans ses dossiers. Je contemplais la scène, et je me disais : « tiens, voilà le franc-mac avec les sentiments d'un apôtre », quand soudain, à la place, comme dans un fondu-enchaîné, j'ai vu un Giotto ! Et je réalisais que le geste qu'avait eu, à ce moment-là, le président Macron envers son Marcheur le plus convaincu n'était pas différent du geste enregistré par le peintre, quand il façonnait la vie de Saint François et de ses premiers disciples dans la basilique d'Assise.

J'ai repensé au dégagisme. Il avait emporté les appareils, les partis, les éléphants. En mai 68, c'étaient les bronches que nous dégagions, pour ne pas étouffer, pour respirer le vent d'Est. Le dégagisme n'est pas une fin en soi. Au mieux c'est une façon d'évacuer les pensées nuisibles, d'en finir avec les paralysies revendiquées. C'est une opération de désenvoûtement, un exorcisme.

Je suis resté un moment avec Giotto. Évoquer le peintre, c'était le garder encore un peu parmi les vivants. Celui qui avait renouvelé l'art de son temps avait représenté François d'Assise en train de libérer Arezzo de ses démons. Les démons – peut-être des banquiers, les premiers générés par le capitalisme naissant – fusaient et tournaient au-dessus de la cité, entre les collines, les hautes tours étroites et les cyprès. Avec l'intervention du *poverello*, la vie prenait le dessus. Arezzo était exorcisé, libéré. Ressuscité...

L'habitacle

Macron, Pesquet le spationaute, mais aussi Pei (les trois font la paire) sont les nouveaux planétaires. Ils sont surdoués, diplômés, sélectionnés, initiés. Ils appartiennent à des mondes, peut-être des courants mondialistes qui s'ignorent. Ce sont de grosses pointures, chacun dans son domaine. Ils font du 200 à l'heure, mais prennent aussi du temps pour vivre. Ces sportifs de haut niveau, qu'est-ce qui les rapproche ? Peut-être la prise de conscience que les humains n'habitent plus la planète comme avant, que les conditions de l'habitat ont changé. L'espèce humaine, dans son errance, a perdu pied. Elle vivait à côté non seulement de ses paysages, mais de ses mots, ses gestes, son corps. Le fait d'être connectée, livrée au numérique, à toujours plus de technologie, l'a assujettie à une accélération qui a pour effet l'anéantissement de l'espace par le temps.

Rien ne laissait prévoir la rencontre entre Macron et Thomas Pesquet. Pourtant le contact a eu lieu, ils se sont téléphoné. Le président, depuis l'agence spatiale française, avait assisté à l'atterrissage de Pesquet et d'un cosmonaute russe. Ils venaient de passer 200 jours à 400 kilomètres de la terre, dans une station spatiale internationale, avant de se poser dans les steppes du Kazakhstan.

Pesquet, aussitôt sorti de l'habitacle de sa capsule, s'est retrouvé encerclé par une nuée de médecins. L'homme était dans l'état d'un nouveau-né, qui ne savait plus ni marcher ni se tenir debout. Le monde entier avait sous les yeux une créature démunie, chancelante, mise en demeure de retrouver les repères propres au genre humain. À commencer par la gravité. Se réhabituer à la gravité, attendre qu'elle attire à nouveau les fluides corporels du spationaute vers les pieds, c'était avoir l'assurance de redevenir un humain lourd, pris de vertige.

Il était prévu que les premiers mots de Pesquet après avoir touché terre seraient pour sa compagne, qu'ils précéderaient l'échange avec le président. Mais qu'il était lourd, le téléphone qu'il tenait dans ses mains !

En même temps qu'il était accueilli par une équipe de médecins, par une femme, un président de la République, les médias, les collègues, les

scientifiques, les admirateurs qui saluaient en lui un cosmonaute d'exception, et qu'il était applaudi par toute une population branchée, Thomas Pesquet mettait ses supporters face à une évidence : après son séjour dans l'espace, être de retour chez lui, c'était certes renouer avec les siens et avec les humains, mais c'était plus immédiatement, alors que la mondialisation était dans tous les esprits, et vécue souvent comme un cauchemar, retrouver la terre qui nous porte, la première, la plus ancienne des mères porteuses, l'abri premier et nécessaire : notre demeure, la patrie des hommes. Et un espace de réception, quelque part dans l'immensité du cosmos.

Quand le petit Emmanuel a fait son apparition sur cette terre, celle qui l'a accueillie et soulevée, la figure première de son destin – la *Urheberin* – l'a reçu parmi les humains en ces termes : « Viens, Petit Prince, viens habiter parmi nous. Tu seras l'unique et le préféré des Français. »

Thomas Pesquet a voulu très tôt aller dans l'espace. Il avait planté sa tente parmi les spécialistes : astronomes, ingénieurs, chercheurs. Ils sont nombreux, les aspirants cosmonautes, à rêver d'un ailleurs spatial, à s'être détachés d'une terre de plus en plus dévastée, qui n'a plus de secret. Hannah Arendt, pour dire cet arrachement de l'être humain à ses ancrages, son espace d'identité, son sol, parle de « dé-solation ». Toujours est-il que le tri, parmi les candidats à l'espace, est sévère : beaucoup d'appelés, peu d'élus, et, parmi les élus, tous ceux qui savent qu'ils ne partiront pas.

Pesquet, en franchissant l'ultime obstacle avant l'embarquement, ne pouvait que reconnaître que c'était lui, le spationaute d'exception, l'unique, le préféré. Aussitôt il a souhaité dédier sa victoire à Saint Ex, le héros de l'aéropostale, et au Petit Prince. Son livre préféré parle d'ailleurs peu d'espace et de planète, si ce n'est de la planète enfance.

Tout en redevenant un adulte lourd, Pesquet gardait en lui un peu de cette apesanteur qu'il avait expérimentée pendant son séjour dans la station spatiale, quand, dans un silence impressionnant, flottaient sous ses yeux sa brosse à dents, son peigne, un tournevis, et qu'il se rendait compte qu'il ne pouvait tomber nulle part et que le spationaute qu'il était n'avait pour se repérer, ni haut, ni bas, ni plafond, ni plancher.

Thomas Pesquet était parti en explorateur du ciel et de ses mystères, et c'est la terre qu'il a réussi à rendre mystérieuse. En la photographiant à 400 kilomètres de distance, il montrait aux humains, au cœur d'une nuit noire, la planète Terre dont ils étaient les habitants, enveloppée par la lumière née du soleil. C'était une petite boule nimbée de lumière bleue. On ne pouvait éprouver pour elle, en la contemplant, qu'une indicible tendresse. Mais derrière cette expérience ineffable pointait une inquiétude : non seulement la sphère terrestre, malgré les certitudes scientifiques et les élucidations, n'avait rien perdu de son étrangeté, mais sa présence même dans l'univers était devenue fragile. Comme si tout pouvait tout à coup se désintégrer.

Une fragilité formulée par Emmanuel Macron en réponse aux petits arrangements des climatosceptiques américains : « Il n'y a pas de plan B parce qu'il n'y a pas de planète B. » C'était comme si Macron avait mis la photo de la terre ronde et bleue sous le nez de Trump. Il n'y a pas de planète B, en effet, même si tout le monde n'habite pas la même planète !

L'habitacle occupé par Thomas Pesquet et deux Russes vétérans de l'espace est une des manifestations de la toute-puissance de la technique. Cette technologie de haut vol, le spationaute français a démontré qu'il savait la tenir à distance, ne pas toujours faire corps avec elle. Pesquet a fait entrer la musique dans cet environnement bourré d'électronique et exprimé par d'amples improvisations au saxophone une liberté immédiate et splendide.

On entend par habitacle la partie avant d'un avion, où se tient l'équipage. C'est aussi la boîte vitrée qui renferme un instrument de navigation comme le compas, la boussole. Je ne m'attendais pas à trouver le mot chez Baudelaire. Le poète, en l'utilisant, semble nous l'avoir destiné. Baudelaire trouve que la mer, dont il aime le spectacle éternellement agréable, lui offre l'idée de l'immensité, du mouvement, de l'infini. Il y a l'eau, il y a le ciel, et il ajoute : « Douze ou quatorze heures de liquide en mouvement suffisent pour donner la plus haute idée de beauté qui soit offerte à l'homme dans son habitacle transitoire. »

Elle et Lui

Je n'aime pas le mot couple, il cache beaucoup d'hypocrisie. Les couples, le plus souvent sont menteurs, leurs amours encombrés, entravés, dissimulés. Quand deux êtres s'unissent, l'un, parce qu'il dépend de l'autre, est presque toujours une victime. D'où mariages, séparations, remariages. Les familles se composent, se décomposent, se recomposent. C'est bien ce que raconte la presse people, et les vieilles chansons réalistes.

Rien de tel, apparemment, entre Emmanuel et Brigitte. Leur vie allait son chemin quand quelque chose leur est arrivé, qui s'est imposé, qu'il leur était impossible de fuir. Ils étaient comme sous l'emprise d'un philtre d'amour. Le temps ne comptait plus, ni l'avis de leur entourage. C'était elle, c'était lui, leur histoire était à contre-courant de la logique, de l'ordre biologique, mais nulle autre histoire ne pouvait se substituer à elle (« c'était juste pas possible »). Il s'agissait donc, contre vents et marées, de protéger leur amour et de faire en sorte qu'il dure et persiste dans la durée. Elle et lui, ce sont donc, désormais, deux existences, unies, avec la complicité du ciel étoilé et un alignement de planètes favorable, par une passion partagée, deux libertés qui s'ajustent et se renouvellent dans des échanges et une improvisation quotidienne.

L'amour du jeune surdoué pour Brigitte n'est pas tout à fait désintéressé. Emmanuel fait partie de ces hommes qui considèrent que la procréation, mieux vaudrait l'éviter. Une descendance mettrait à mal la dimension absolue et pérenne de son amour. D'autre part, elle rendrait peu crédible son aspiration à s'extraire des généalogies familiales et à se tenir au-dessus du troupeau. Mais la voie est libre : son amour pour Brigitte ne fera pas de lui un procréateur. Dans sa tête, sa révolution marche déjà de ses premiers pas désenchaînés.

Pour raconter cette histoire qui a rendu inséparable les deux amants, on commence presque toujours par l'initiative du garçon : *boy meets girl*. Mais quand je vois cette femme mariée, mère de trois enfants, qui sort de sa coquille pour refaire sa vie avec un jeune surdoué de 16 ans, qui divorce, quitte sa maison, ses réseaux, laisse ses amis derrière elle, les gens qu'elle connaît et qui accourent pour éteindre le feu, je me dis qu'une

femme qui possède une telle puissance de défi est assurément une sacrée louloute.

Brigitte croyait avoir épousé un écrivain. Elle est aussi persuadée qu'après un ou deux quinquennats, c'est bien l'écrivain qui refera surface. Comme elle, il aime les livres. Les hommes, d'habitude, aiment les connes. Alors, quand deux êtres qui se rencontrent savent lire et s'impliquent dans leur lecture, forcément ils savent aussi aimer !

Brigitte était une femme mûre, dont la vie commençait à décliner. Son remariage, totalement anticonformiste, lui ouvre une autre voie. Stimulée par son jeune époux, la nouvelle Brigitte cohabite avec l'ancienne. Deux identités se superposent, l'une qui provient du passé, l'autre, pure présence qui impose une nouvelle femme. Brigitte, désormais, retrouve librement son enfance, et navigue en état de résurrection permanente. C'est une femme passionnée qui défie le temps, la vieillesse, la mort, mais qui reste lucide et mesure chaque jour à quel point sa situation est fragile.

Comment est Madame Macron, quand elle n'est pas en représentation ? Et comment sont ses nuits ? Est-elle angoissée, a-t-elle peur ? Prend-elle des médicaments ? Parmi les couturiers, stylistes, esthéticiennes, visagistes qui conseillent et s'affairent autour de la première dame de France, il doit bien se trouver deux ou trois médecins à s'être glissés pour ordonner, tester, contrôler, prescrire des bilans, des molécules, des régimes.

Brigitte paraît avoir des facilités avec son corps, il y a en elle quelque chose de japonais. Elle me rappelle ses vieillards nippons, incorruptibles, sans âge, qui, quasi centenaires, dansent nus, avec un corps intact, et offrent de temps en temps leurs fesses largement écartées au regard du public. Garder à Bibi son corps de jeune fille n'a rien d'impossible. Goethe – nous avons le témoignage de Eckermann – avait gardé jusqu'à la fin un corps de jeune homme. Et quelquefois un ténor, échappant aux stigmates de l'âge, chante *Werther* jusqu'à un âge avancé, avec une voix fraîche et jeune, qui n'a pas bougé.

Viendra le moment où ceux que Macron aura malmenés, qui l'attendent depuis le premier jour au coin du bois, les conservateurs comme les

progressistes, les cyniques et les nihilistes, avec toujours le même fonds de commerce, agiront et passeront à l'acte. Le couple présidentiel, assuré d'avoir marqué les esprits et l'histoire, tentera alors autre chose, lui, peut-être, en tant qu'écrivain. Quant à elle, son destin sera de vieillir en une nuit. On a des exemples : Simone Signoret, Marguerite Duras : leur devenir s'est arrêté brusquement. Je pense à la Maréchale du *Rosenkavalier*. Elle vient de faire l'amour toute la nuit avec un jeune fou. Son coiffeur, comme chaque matin, vient s'occuper d'elle. Les trilles qui jaillissent de l'orchestre accompagnant le travail fébrile du peigne parmi les boucles de la chevelure. Aussitôt coiffée, le figaro lui tend le miroir, et c'est le choc : « Aujourd'hui, vous avez fait de moi une vieille femme. »

Le canard du doute

Chaque matin, installé à mon bureau, je retrouve, épinglé au mur, une réduction de la photo de Pierre Boulez, que ses amis, ceux de l'IRCAM et tous les autres, Daniel Barenboim, Renzo Piano, réunis à Saint Sulpice quelques jours après le décès du compositeur à Baden Baden, avaient exposé dans le chœur de l'église pour lui rendre hommage¹. La photo met en valeur le regard. C'est le portrait d'un homme qui, comme c'est souvent le cas quand on photographie une star, appuie le creux de sa main contre le côté gauche du visage. Mais on oublie vite la star, on voit un homme qui vous regarde, et vous regarde faire. Boulez n'avait rien d'un mystique², il n'était pas sectaire, refusait les postures visionnaires, les positions totalisantes et systémiques. Surtout, il détestait la frime, les à-peu-près, les demi-mesures, le n'importe quoi, tout ce qui fait l'apanage des compositeurs ratés.

J'écris sous son contrôle et je sens qu'il me regarde avec bienveillance, avec un léger sourire, et peut-être une pointe d'ironie. Rien qui ressemble à un désaveu.

¹ *In memoriam* Pierre Boulez, jeudi 14 janvier 2016, Église Saint-Sulpice, Paris.

² « Regardons ensemble passer ce siècle avec les certitudes qu'il a abondamment dispersées, avec les incertitudes dont il est non moins prodigue : se confronter aux urnes et aux autres nous aidera à dessiner publiquement notre projet... » Pierre Boulez, *Passage du XX^e siècle*, IRCAM/Centre Pompidou, 1977.

Macron, je l'ai toujours eu à la bonne. Surtout qu'il a été le seul ministre français à soutenir publiquement la politique d'accueil des migrants d'Angela Merkel, quand Valls, à Munich, plantait ses couteaux dans le dos de la chancelière. Mais Macron, c'est pas mes idées, je ne me reconnais pas dans son programme, nous n'avons pas la même bibliothèque. Et pourtant, je soutiens à fond. Au moment même où sa victoire était connue, dès son premier discours, j'ai partagé devant ma télé, la ferveur des Français rassemblés dans la cour du Louvre, acquis aux lumières, à l'Europe. Quoi ! L'Europe était à nouveau une chance, la France, les Français, les germanophiles étaient de retour ? Et la *french touch* ? *French touch is back* ?

Je n'avais aucune envie de me contrôler, de résister à la montée des émotions heureuses. Mon cœur s'est ouvert, tout ce qu'il y avait en moi de dureté, de sécheresse, de sauvagerie avait à l'instant disparu. J'étais en larmes, j'aurais pu tomber à genoux, éperdu de reconnaissance de vivre pareil moment.

Mais j'étais aussi, je l'avoue, la proie de pensées contraires. Une voix me chuchotait à l'oreille : tu es ridicule ! Regarde-toi ! Ce que tu es bête. Tu as mordu. Il t'a eu ! Je t'ai connu plus désinvolte ! Tu te dis européen, mais les Européens sont des êtres rationnels, ils sont critiques, sceptiques... Réveille-toi ! Que t'importe que les choses aillent dans le bon sens. Les choses sont ce qu'elles sont, contente-toi d'exister !

La voix qui me murmurait ces choses avait même reçu du renfort. Me sont revenus les mots d'Henry Miller, assis place Clichy, en train de saluer l'arrivée du printemps. Il s'était senti joyeux, ce jour-là, joyeux comme jamais, et disponible : « Aujourd'hui, je vous dis que je me fous complètement que le monde aille à sa ruine ou non, je me fous que le monde ait raison ou tort, qu'il soit bon ou mauvais. Il est, et ça suffit. » (H. Miller : *Printemps noir*, Éditions Gallimard).

Ces suggestions, qui s'insinuaient en moi, n'avaient rien de scandaleux. En d'autres circonstances, j'aurais même pu les entendre comme des paroles sages, à méditer et à peser avant toute prise de décision. Mais pour moi, c'était l'évidence, ces phrases-là étaient au service de la

tromperie, elles émanaient du Malin : pas question de succomber à la tentation. L'Antoine de la *Tentation de Saint Antoine* de Flaubert m'a servi à cette occasion d'exemple. Antoine a résisté aux épreuves et aux pensées nuisibles et toxiques. Il retrouve sur le visage du Christ la splendeur du Soleil et tombe aussitôt à genoux. Il reprend le chemin de l'oraison, des agenouillements. Flaubert décrit un saint dont la vie oscille entre sainteté et bêtise. Et alors ? « Plus on est de saints, plus on rit. » Donc, vite, quelques mesures. À prendre comme une hygiène de vie : résister à l'envie de démystifier. La pulsion peut se révéler dévastatrice. Ce n'est vraiment pas le moment de s'en servir. Échapper à la com, au déferlement des infos, aux journalistes, impatientes d'annoncer le premier couac du gouvernement. Et surtout, dans une France qui longtemps a attendu quelque chose qui ne venait pas, et qui continue de douter de tout, suivre Lautréamont qui invite son lecteur à se débarrasser du doute : « le canard du doute aux lèvres de vermouth ! »

Gérard Gromer, 14 juillet 2017
(à suivre...)

P. S. : Si vous cherchez une traduction en image de ce texte : la voici. Reportez-vous au portrait officiel du nouveau président. Il s'affiche déjà dans les mairies et les écoles de la République, et résume ce que j'essaie d'articuler. Soazig de La Moissonnière, qui signe la photo, s'est mise au diapason de la révolution macronienne. Elle a innové, bousculé les conventions et n'a cherché ni à plaire ni à rassurer. Nous ne sommes ni dans le huis clos de la bibliothèque de l'Élysée (De Gaulle, Pompidou, Mitterrand) ni dans les jardins du palais présidentiel. Le portrait, frontal comme une icône, très construit, respire l'autorité, la fermeté, l'équilibre, en même temps que l'ouverture – la fenêtre grande ouverte sur un ciel de printemps – et le déploiement entre les deux drapeaux, le français, l'euro-péen, du nouveau pouvoir. La France a un gouvernail, une base – un socle, une doctrine – et un sommet. Elle avance, elle est dirigée, elle est en marche.

G.G.